

Symphilosophie

Revue internationale de philosophie romantique

Lettre sur les désirs

(1770)

François Hemsterhuis

Présentation et transcription de Laure Cahen-Maurel*

Ce n'est pas une traduction que nous présentons ici mais la transcription du texte original de la *Lettre sur les désirs* de Hemsterhuis, tel qu'il apparaît dans la première édition de 1770, parue à Paris sans indication d'éditeur. Ce penseur hollandais rédigeait ses écrits philosophiques en langue française. Hemsterhuis ne savait pas l'allemand. C'est cependant en Allemagne, contre toute attente, que la pensée du « Platon batave » allait avoir l'impact le plus considérable, et ce pour une bonne part grâce à la traduction par Johann Gottfried Herder du texte qui suit. Comme le rappelle la spécialiste Claudia Melica, son tirage initial était pourtant limité à huit exemplaires, destinés uniquement aux plus proches amis de Hemsterhuis¹. Mais ces exemplaires ont circulé de mains en mains. Herder a eu l'un d'entre eux entre les mains, dès 1770, à l'occasion d'un séjour à Leiden et Amsterdam. Il l'a retenu suffisamment longtemps pour pouvoir, de retour en Allemagne, entreprendre de traduire lui-même la Lettre en allemand. Onze ans plus tard, en 1781, en raison des atermoiements de l'éditeur Hartknoch, qui devait faire paraître la première édition allemande d'un ensemble d'écrits philosophiques de Hemsterhuis², Herder finit par publier séparément sa traduction dans le *Teuscher Merkur* de Wieland, sous le titre *Ueber das Verlangen*. Sans la *Lettre sur*

* *Wissenschaftliche Mitarbeiterin* (Post-doctorante), Internationales Zentrum für Philosophie NRW / Institut für Philosophie, Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, Poppelsdorfer Allee 28, 53115 Bonn, Allemagne – laure.cahen-maurel@uni-bonn.de

¹ Voir Claudia Melica, « Longing for Unity: Hemsterhuis and Hegel », *Bulletin of the Hegel Society of Great Britain*, vol. 55, 2007, p. 145.

² L'édition a paru l'année d'après. Voir F. Hemsterhuis, *Vermischte philosophische Schriften*, Übersetzung ins Deutsche von C.F.v. Blankenburg, 2 vol., Leipzig, Hartknoch, 1782.

la sculpture de 1769, ni la *Lettre sur l'homme et ses rapports* de 1772, avec lesquelles celle de 1770 formait, selon Herder, un triptyque, mais assorti d'un commentaire important, publié après coup sous forme d'appendice et intitulé *Liebe und Selbstheit* (« Amour et Soi »)³. L'édition originale de la traduction herdérienne de la *Lettre sur les désirs* et de l'essai *Liebe und Selbstheit* peut aujourd'hui être consultée en accès libre sur le site de l'Université de Bielefeld⁴.

Herder (1744-1803) était de ces penseurs ayant cherché, dans la période des Lumières, à remettre au goût du jour les grandes questions traditionnelles de la métaphysique antique à l'appui des systèmes philosophiques du XVII^e siècle. La philosophie de Spinoza, principalement, mais aussi celle de Leibniz. Ce qu'il trouve en 1770 chez son contemporain Hemsterhuis, en particulier dans la *Lettre sur les désirs*, c'est un éclairage encore plus singulièrement prégnant à ses yeux d'une de ces questions : le thème platonicien de l'amour compris comme un besoin d'unité et de totalité, dans un sens à la fois éthique et métaphysique. En effet, dans les pages qui suivent, Hemsterhuis renouvelle l'approche de ce motif central du *Banquet* et du *Phèdre* en comparant le désir, aspiration profonde de l'être humain vers un objet qui réponde à son attente et, partant, principe d'unification entre des éléments séparés, à la force d'attraction de la matière. Il mêle ainsi à l'éthique et à la métaphysique les théories de la physique newtonienne sur l'attraction et la répulsion.

La postérité de la *Lettre sur les désirs* de Hemsterhuis est allée au-delà de sa réception herdérienne : Hölderlin, mais aussi les premiers romantiques allemands ou encore Hegel en ont fait une appropriation fructueuse pour dépasser, sur la question de la religion, la perspective de la philosophie transcendantale, kantienne et fichtéenne, les concepts de réunification et d'amour se substituant à l'idéal de vertu et au primat de la raison pratique.

³ Le titre complet est *Liebe und Selbstheit. Ein Nachtrag zum Briefe des Hr. Hemsterhuis über das Verlangen*.

⁴ Aux adresses suivantes : http://ds.ub.uni-bielefeld.de/viewer/image/1951387_036/107/ ; et http://ds.ub.uni-bielefeld.de/viewer/image/1951387_036/225/LOG_0026/

Lettre sur les desirs, à M. T. D. S.
À Paris, MDCCLXX.

----- *Propria rate pellimus undas.*
Manilius.

AVERTISSEMENT

DE
L'ÉDITEUR.

Quelques Personnes ayant fait assez d'accueil à une petite brochure qui a paru depuis peu sous le titre de *Lettre sur la Sculpture*, on en donne ici la suite d'après une copie de la main de l'Auteur, sous le titre de *Lettre sur les Desirs*.

On a suivi l'original avec la dernière exactitude, tant pour les desseins des vignettes que pour l'orthographe ; & assurément l'Auteur n'aura pas à se plaindre à cet égard.

Au reste on se flatte que cette pièce, trop courte pour ennuyer, amusera par un ton Philosophique assez conforme au goût du Siècle.

MONSIEUR,

Dans la Lettre que j'eus l'honneur de vous adresser sur la Sculpture il y a quelque temps, je vous avois promis de vous écrire touchant une propriété de l'Ame, qui, après une longue contemplation d'un objet désiré, fait naître le dégoût.

Je m'acquitte de ma promesse [6] d'autant plus volontiers, que celle-ci servira en quelque façon de suite & d'éclaircissement à ma précédente.

La propriété dont il s'agit ici est fort analogue à la force attractive que nous observons constamment dans ce que nous appellons matière. Mais avant que de passer à la recherche de cette propriété, il faut que je vous avoue ma parfaite ignorance de ce que c'est que matière, en ajoutant, qu'il ne me paroît guère probable qu'elle soit ce que nos Physiciens rigides nous font accroire, puisque les idées des attributs que nous lui supposons, ne résultent que du rapport qui se [7] trouve entre quelques effets & nos organes.

Je crois vous avoir prouvé dans ma précédente, que l'Ame cherche toujours le plus grand nombre d'idées possible dans le plus petit espace de temps possible, & que ce qui l'empêche de se contenter à cet égard, réside

dans la nécessité où elle se trouve de se servir d'organes & de moyens, & d'agir par succession de temps & de parties.

Si l'Ame pouvoit être affectée par un objet sans le moyen des organes, le temps qu'il lui faudroit pour s'en faire l'idée seroit réduit exactement à rien.

Si l'objet étoit tel, que l'Ame |8| pût être affectée par toute la totalité de l'essence de cet objet, le nombre des idées deviendroit absolument infini; & ces deux cas supposés ensemble, la totalité ou la somme de ces idées représenteroit sans moyen, & sans aucune succession de temps ou de parties, toute la totalité de l'objet : ou plutôt cet objet seroit uni de la façon la plus intime & la plus parfaite à l'essence de l'Ame ; & c'est alors qu'on pourroit dire, que l'Ame jouit de la façon la plus parfaite de cet objet.

Si je suppose l'Ame & l'objet deux substances homogenes, la jouissance pourra être réciproque & parfaite, c'est-à-dire que les |9| deux substances seront tellement une seule substance, que toute idée de dualité sera détruite : & en vérité si on suppose deux substances homogenes ou hétérogenes douées de certains attributs, tous les rapports de ces deux substances ensemble ne me donnent pas encore l'idée qu'on attache au mot de jouir ; & pour que l'on conçoive que ces deux substances jouissent réciproquement l'une de l'autre, il faut les supposer unies & ne faisant qu'un être ensemble.

Ainsi le but absolu de l'Ame, lorsqu'elle desire, est l'union la plus intime & la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet de- |10| siré. Mais comme dans l'état actuel où l'Ame se trouve, il lui est presque impossible de tendre vers cette union si ce n'est par le moyen des organes, il lui est également impossible de parvenir à la jouissance parfaite de quoi que ce puisse être.

Pour les objets que l'Ame peut désirer, ils sont ou homogenes ou hétérogenes à son essence ; & la vivacité des desirs, ou plutôt le degré de la force attractive, se mesurera constamment par le degré d'homogénéité de la chose désirée ; & ce degré d'homogénéité consiste dans le degré de possibilité de la parfaite union.

Par exemple, on aimera moins |11| une belle statue que son Ami, son Ami que sa Maîtresse, & sa Maîtresse que l'Être suprême. C'est par-là que la Religion fait de plus grands enthousiastes que l'Amour, l'Amour que l'Amitié, & l'Amitié que ce desir pour des choses purement matérielles.

Lorsque je contemple une belle chose quelconque, une belle statue, je ne cherche en vérité que d'unir mon être, mon essence, à cet être si hétérogene ; mais après bien des contemplations je me dégoûte de la statue, & ce dégoût naît uniquement de la réflexion tacite que je fais sur l'impossibilité de l'union parfaite.

|12| Cette expérience, qui est très vraie, & qui sera peut-être encore éclaircie dans la suite, n'est à la vérité bien intelligible qu'aux seules ames qui, heureusement ou malheureusement, joignent le tact le plus fin & le plus exquis, à cette énorme élasticité interne qui les fait aimer & désirer avec fureur, & sentir avec excès : c'est-à-dire à ces Ames qui sont ou modifiées ou placées de telle façon, que leur force attractive trouve le moins d'obstacles dans sa tendance vers leur but.

Dans l'Amitié l'impossibilité de l'union paroît moins grande ; & dans l'Amour, la Nature nous trompe un instant ; mais le dégoût qui suit |13| montre avec évidence l'imperfection de l'union si complète en apparence*.

Dans l'Amour de Dieu, c'est-à-dire dans la contemplation mentale du Grand Etre, il ne sauroit y naître du dégoût, puisque nous ne nous apercevons pas d'une impossibilité absolue de l'union désirée. L'homogénéité paroît parfaite.

Nous connoissons son existence ou par le sentiment interne qu'il a mis dans notre Ame, ou très assurément par des démonstrations exactes & à toute épreuve. Pour ses attributs c'est notre raison & souvent notre imagination, qui les |14| créent[†] : mais en considérant cet Etre immense en Philosophe, c'est un Etre simple & infini.

Voyons encore, s'il vous plait, les purs effets de la Nature dans les grandes passions. Ce n'est pas sans doute une invention des hommes : ce n'est pas de l'éducation que nous avons appris à embrasser nos Parens & nos Amis, à les serrer dans nos bras avec une force proportionnée à notre amour. Voyez cette tendre Mere avec son enfant sur les ge- |15| noux : voyez comme elle le presse contre son sein, comme elle l'inonde de baisers[‡]. Examinez bien le mécanisme de ce baiser si admirablement dépeint par Lucrece, & vous verrez que l'Ame cherche tous les moyens de s'unir essentiellement avec l'objet qu'elle desire.

Je crois qu'il est assez évident par ce que je viens de dire, que le désir de l'Ame est une tendance vers l'union parfaite & intime avec l'essence de l'objet désiré ; & ensuite, que l'Ame tend proprement vers l'union parfaite & intime avec tout |16| ce qui est hors d'elle[§] : c'est-à-dire que sa qualité attractive est universelle**, comme elle l'est dans chaque partie de ce que nous

* *Omne animal triste post coitum.*

† *Ὅσπερ δὲ καὶ ταῖς εἰδηῖς ἑαυτοῖς ἀφομοιοῦσιν οἱ ἀνθρώποι, ἔξω καὶ τὰς βίβας τῶν θεῶν.* L'homme attribue aux dieux ses mœurs & ses coutumes, comme il leur attribue sa figure. *Aristot. Polit.*

‡ *Et tenet adfuctis humectans oscula labris.*

§ *Τῶ ὅλε ἐν τῇ ἐπιθυμίᾳ καὶ διώξει, Ἐξωσ ὄνομα.* La concupisience & la poursuite du tout s'appelle Amour, dit Aristophane dans le Symposium de Platon.

** *Inest ingenio humano motus quidam arcanus, & tacita inclinatio in amorem alio rum qui fi non infumatur in unum vel paucos, naturaliter se dissundit in plures.* Baco Verulam.

appellons matiere, & que par conséquent elle desire toujours ; car lorsqu'on aura mis un obstacle invincible à sa tendance vers son but le plus désiré, elle tendra tout de sui- |17| te vers un objet moins désiré. Dénys se plaisoit encore à Corinthe.

Nous avons vu en général que l'Ame tend à l'union avec tout ce qui est hors d'elle, & qu'elle desire toujours l'objet avec lequel cette union est le moins impossible.

Maintenant il s'agiroit d'une recherche extrêmement curieuse, savoir de celle des moyens par lesquels l'Ame fait agir cette tendance pour tâcher d'arriver au but qu'elle se propose.

L'Ame, qui est éternelle par son essence, qui répugne à tout rapport avec ce que nous appellons succession & durée^{††}, habite un |18| corps qui paroît fort hétérogene à la nature de l'Ame ; sa liaison avec ce corps est très imparfaite : car dans le temps que vous lisiez ces lignes, & avant que je vous en avertisse, vous n'aviez aucune perception, aucune idée quelconque de vos jambes, de vos bras, ou d'autres parties de votre corps ; & la non-existence de toutes ces parties, n'auroit fait pour le moment aucun changement quelconque au *Vous* qui pense. Après mon avertissement votre Ame ira faire la revue de vos membres, & si vous y prenez bien garde, assez |19| en désordre, ne sachant bien où elle ira la premiere.

La connoissance que l'Ame a de son corps n'est pas supérieure à celle qu'elle a de tous les autres corps qui l'environnent ; car elle n'en a aucune idée que par l'action extérieure du corps sur ses propres organes. Pour les sensations intérieures, elles tiennent à la nature de l'Ame, & nullement à la nature du corps : ce ne sont tout au plus que les modifications du corps qui causent ces sensations.

Le corps est presque aussi étranger à l'Ame que tout autre corps, en tant qu'il exécute la volonté de l'Ame ; car en prenant un bâton à |20| la main, l'effet de la velléité de l'Ame se manifeste aussi bien au bout du bâton qu'au bout des doigts.

En tant que le corps est le véhicule de la matiere moyenne, qui transmet quelque action d'un objet extérieur à l'Ame, pour qu'elle se forme l'idée de l'objet, le corps est un instrument passif dont l'Ame doit se servir.

Voilà le tableau du composé de l'homme. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans ce composé, c'est d'un côté la faculté de produire, par le moyen des deux sexes, un composé qui lui ressemble ; & de l'autre, celle de pouvoir régler cette force, non en l'anéantissant, ou en diminuant son

^{††} Cette assertion est une suite nécessaire de la propriété démontrée dans la *Lettre sur la Sculpture* ; mais elle se démontre d'une façon directe, comme je le ferai voir ailleurs.

intensité (ce |21| qui seroit impossible), mais en rendant son action plus difficile par des obstacles, & en la détournant par-là d'un objet vers un autre objet.

Cette divine faculté est la base de toute morale ; & si pour un moment on la compare à ce que nous appellons inertie dans la matiere, on soupçonneroit presque que l'idée que nous nous faisons communément de cette inertie^{##}, dont l'énergie |22| pourtant doit contrebalancer toute la force attractive de l'Univers sensible, est bien peu juste.

Mais retournons aux moyens dont l'Ame peut se servir pour approcher de cette union désirée. Il y en a deux sur-tout qui méritent à plusieurs égards d'être approfondis : l'un physique, l'autre intellectuel.

Il n'y a personne parmi ceux qui se mêlent de réfléchir & de penser, qui ne soit convaincu par sa propre expérience de la correspondance singuliere qu'il y a entre les parties de la génération & nos idées ; combien de certaines idées causent de changement dans ces parties, & combien promptement un change- |23| ment contraire dans ces parties fait évanouir ces idées.

Je ne conclurai rien de cette singuliere défaillance, qui fixe le moment de l'union du mâle & de la femelle. Je dirai seulement que de tous les moyens physiques dont l'Ame se sert dans sa tendance vers une union d'essence, c'est celui-là qui non-seulement la mene beaucoup plus loin que tout autre qu'elle voudroit tenter, mais encore (ce qui est bien remarquable) c'est celui qui se manifeste le plus dans tous ses desirs. J'en appelle à ces jeunes & vigoureux fanatiques, dont les passions en Religion, en Amour, en Amitié, ou dans ce desir pour |24| des choses purement matérielles, sont extrêmes ; & je gage que tous, si jamais ils ont réfléchi dans leurs momens de ferveur, quelle qu'ait été l'espece de leurs desirs, ils s'en sont ressentis plus ou moins dans ces parties où Platon déjà avoit placé le siege de la concupiscence.

Pour vous prouver la vérité de cette observation, considérez, je vous prie, les fols abus de toute espece que la corruption des mœurs a fait en tout siecle de ce moyen, auquel l'Être suprême peut paroître avoir confié la suite de la création.

Je parle non-seulement de la pédérastie, & de ces monstrueux mélanges d'hommes & d'animaux qui |25| se font dans ces climats dont le physique excite le plus ce moyen ; mais aussi de ces étranges fureurs d'une volupté

^{##} Cette inertie fait plus que contrebalancer les forces attractives de l'Univers sensible : car c'est le surplus de sa force par-dessus celle de cette attraction qui constitue le principe génératif de l'Univers, c'est le surplus de la force de la faculté directrice dans l'Ame par-dessus celle de sa force attractive, qui constitue les Etres moraux, la Morale, & la Vertu.

effrénée sur le marbre & le bronze, comme Pline & d'autres nous les rapportent^{§§}.

Je ne disconviens pas de la brutale extravagance de ces abus ; mais du moins est-il évident, que ces abus naîtroient naturellement de cette force attractive universelle, si l'Ame n'avoit en même |26| temps la faculté de régler cette force, ou si par corruption ou imbecillité elle en abandonnoit les rênes.

Pour le second moyen, qui est intellectuel, suivons la même méthode, & tâchons de le découvrir dans les expériences les plus communes. Lorsqu'on entre dans un cercle de plusieurs personnes également inconnues, ordinairement il y en a une à laquelle on s'adresse, à côté de laquelle on se met, & avec laquelle on lie la conversation préférablement à toutes les autres. La raison du choix qu'on fait de cette personne, est dans le principe du plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps ; & cel- |27| le de la liaison, dans le principe de la force attractive. Nous nous entretiendrons avec cette personne sur toutes sortes de sujets. Nous tâcherons de la considérer d'autant de côtés qu'il nous sera possible ; & prévenus déjà par le premier principe, que sa figure, le son de sa voix, son maintien a fait agir, nous lui parlerons de quelques affaires qui nous regardent, ou sur la façon dont nous pensons en particulier sur des choses connues. Si cette personne pense de même, & plus encore si elle fortifie notre façon de penser par de nouvelles raisons, l'homogénéité se manifeste. Si elle pense différemment, nous |28| tâchons ou de penser comme elle, ou de la faire penser comme nous. Ensuite nous lui parlons de nos passions, de nos desirs, enfin de notre situation morale. Elle nous aide ; elle nous console ; elle nous juge : & comme très assurément elle se trouve dans une situation différente de la nôtre, elle nous donne des vues nouvelles sur les choses qui nous regardent le plus. Nous suivons ces vues, & nous nous en trouvons bien.

Voilà le cours ordinaire d'une liaison qui se change en Amitié.

Ajoûtez à ceci l'empressement d'une personne qui travaille à perfectionner son homogénéité avec son chien ou avec quelque autre animal favori ; & voyez par quelles caresses elle lui paie un mot bien compris, ou l'acquisition de quelque idée en commun avec lui.

Il est évident par ce que je viens de dire, que le second moyen de tâcher à parvenir à une union d'essence, consiste à rendre l'objet désiré plus homogène, & à le rendre sensible pour nous d'un plus grand nombre de côtés : c'est-à-dire à augmenter la possibilité de l'union désirée.

^{§§} Ἐπεὶ γὰρ ἀγαλμάτων καλῶν ἀκέτα πολλὰς ἐρασαὶς γενέσθαι, μὴ μόνον τῷ δημιεεε τὴν τέχνην μὴ βλέποντας, ἀλλὰ καὶ τῷ περὶ αὐτὰ πάθει τὴν ἔμψυχο ἡδονὴν τῷ ἔργῳ προστιθέντας, *Julian. Jamblichos Philos.*

Il est encore évident, que plus ces Amans ou ces Amis seront parfaits, leurs connoissances éten- |30| dues, leurs mœurs épurées, leurs Ames fortes & élevées ; plus cette attraction sera vive, & plus ils parviendront à se perfectionner mutuellement par un mutuel intérêt.

Voilà le précis du tableau que Socrate donne de l'Amour dans le Banquet de Xénophon. La sainteté de Socrate le met avec les siens à l'abri des blasphêmes de quelques Poètes impurs. Mais il ne sera pas hors de propos d'éclaircir encore en peu de mots les idées que nous nous formons de l'Amour ou de l'Amitié chez les Grecs.

L'Amour & l'Amitié avoient à peu près la même signification chez |31| eux que chez nous ; mais leur tact ou leur sensibilité extrême donnoit à toutes leurs passions & à tous leurs desirs une intensité que nous ne saurions concevoir, & par conséquent à leurs vertus & à leurs vices un éclat qui nous éblouit.

Cette sensibilité se manifeste d'abord dans leur langue, qui est sans comparaison la plus polie, la plus raffinée, & faite pour crayonner les traits les plus fins, & peindre les nuances les plus tendres de nos idées.

Il s'agit de développer maintenant les raisons de la grande différence qui se trouve entre leur tact ou sensibilité, & la nôtre. Il y en |32| a deux : l'une paroîtra en confrontant l'esprit de leur Législation avec celui de la nôtre : l'autre réside dans une chose qui nous est tout-à-fait particuliere.

On peut considérer l'homme de deux façons différentes : comme individu, & comme membre d'une Société.

La Religion, qui résulte proprement du rapport*** de chaque |33| individu à l'Être suprême, & dont le but est le plus grand bien de chaque individu, n'avoit rien de précis chez les Grecs : le Polythéisme en faisoit un objet de cérémonie & de parade.

La Vertu civile, qui est la faculté qui dirige les actions de chaque individu vers le plus grand |34| bien de la Société, étoit donc la seule & unique chose qu'on avoit à perfectionner.

Les Législateurs, quoique convaincus pour la plupart de l'existence nécessaire d'un seul Dieu Créateur, voyoient bien pourtant qu'une Société†††

*** La connoissance de ce rapport dépend ou d'une révélation que Dieu daignera faire à chaque individu, ou de la perception ou de l'opinion de chaque individu, c'est-à-dire de la manière dont il sentira son rapport. Et comme il nous paroît presque im- |33| possible qu'il y ait deux individus exactement modifiés de la même façon, il doit nous paroître également impossible qu'il y ait deux rapports de deux individus à l'Être suprême exactement égaux, & par conséquent qu'il y ait un seul rapport général d'un certain nombre d'individus à Dieu composé des différents rapports de chacun de ces individus à Dieu.

††† On n'entend pas ici la Société qui dérive de la faculté sociale de l'homme, c'est-à-dire de cette force attractive qui le mene naturellement vers ce qui lui est le plus homogène en quelque façon ; mais on entend ici une Société particuliere, un Etat politique, une modification particuliere d'une partie de la Société générale.

n'étoit qu'une machine de création humaine, & par conséquent, qu'elle ne sauroit |35| avoir d'autre rapport à Dieu que celui d'un Automate ou d'une Pendule. Ils composèrent ces Automates pour le plus grand bien, en modifiant les facultés directrices de tous les individus à leur fantaisie. Ils laisserent cette espece de Religion à sa place, & s'en servirent quelquefois avec dextérité, croyant d'ailleurs qu'en hantant avec les Dieux le peuple y gagneroit au moins une certaine élévation. De-là s'ensuivit qu'on devoit laisser à chaque individu une certaine dose de liberté, pour diriger lui-même ses actions vers le plus grand bien de la Société ; & par conséquent il devint partie plus ou |36| moins respectable de l'Etat. Enfin son plus grand bien particulier coïncidoit en quelque façon avec celui de la Société ; & se voyant soi-même l'image de l'Etat, toutes ses facultés se multiplièrent : ce qui produisit nécessairement l'activité, l'industrie, l'ambition, & ce qui plus est, ce vivifiant & enthousiaste Amour de la Patrie.

Chez nous qui jouissions d'une Religion révélée, l'individu devint sûr de son éternité. Son rapport à Dieu fut plus défini & plus connu ; mais son but changea de nature. Il vit bientôt que son plus grand bien ne sauroit se trouver dans un monde qui existe par succession ; & le |37| Législateur voyant par-là la Vertu civile un peu affoiblie, crut y remédier en la mêlant avec la Religion.

La Société, ou le Gouvernement qui la représente, qui n'a de droit que sur les actions de l'individu comme causes nécessaires de certains effets déterminés, entama ses intentions, ses méditations, & toutes les modifications de sa velléité, qui appartiennent uniquement à son rapport à Dieu ; & l'individu au contraire ne vit plus dans ses actions que les simples effets de sa velléité, sans considérer leur rapport avec la Société. La Religion & la Vertu ci- |38| vile, qui auroient dû rester séparées, s'affoiblirent réciproquement ; & la liberté interne de l'homme une fois entamée & flétrie, fait naître l'inactivité & l'abrutissement.

L'autre raison de cette grande sensibilité des Grecs en comparaison de la nôtre réside en ceci.

De notre ancienne Chevalerie naquit le point d'honneur, qui donna le jour à un espece de ceremonial d'homme à homme. Monstre singulier : composé bizarre du faste Asiatique & de l'esprit d'humilité Chrétienne, qui fit à la verité que les masses, qu'il couvroit comme une atmosphere, se choc- |39| quoient moins, mais aussi qu'on se vit à travers un nuage.

Une marque certaine que ces deux réflexions sont plus ou moins fondées, c'est que les hommes devenant plus éclairés, commencent déjà d'un côté à séparer la Religion de la Vertu civile, & de l'autre à jeter cette espece de politesse comme une arme défensive qui gêne par sa pesanteur.

Enfin cette sensibilité extrême des Grecs fit plus agir en eux & le principe attractif, & celui du plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps. Ils cherchèrent à la vérité, & se flatterent de trouver les plus grands |40| talens & les plus grandes vertus dans les corps les plus beaux ; ce qui souvent étoit vrai chez eux, & dut l'être par la nature de leur éducation. D'ailleurs cette idée étoit fort naturelle : car ils ne pouvoient penser à aucune de leurs Divinités, ni à aucun de leurs Héros, sans avoir l'idée d'une beauté parfaite dans son genre.

Il faut que l'utilité qui résultoit de la coagulation de ces Ames si fortes, si éclairées & si actives, & qui s'observoient de si près, fût bien considérable, puisqu'on voit chez ces Peuples des Législateurs même, qui souvent ont bien voulu courir le risque des abus du premier |41| moyen, pour ne pas perdre le fruit de l'autre.

Je crois, Monsieur, vous avoir prouvé, que l'Ame cherche naturellement d'unir son essence de la façon la plus parfaite & la plus intime avec l'essence de l'objet qu'elle desire, ou plutôt qu'elle veut être ce qu'elle desire : ce qui ressemble beaucoup à la nature de la faculté attractive que nous voyons incontestablement dans la matière.

En vérité tout ce qui est visible ou sensible pour nous, tend vers l'unité ou vers l'union. Pourtant tout est composé d'individus absolument isolés ; & nonobstant |42| cette belle apparence d'une chaîne d'êtres étroitement liés il paroît clair que chaque individu existe pour exister, & non pour l'existence d'un autre^{###}.

J'en conclus, que le Tout visible ou sensible se trouve actuellement dans un état forcé, puisque tendant éternellement à l'union, & restant toujours composé d'individus isolés, la nature du Tout se trouve éternellement dans une contradiction manifeste avec elle-même.

Si donc le Tout se trouve dans |43| un état forcé, il faudra en conclure nécessairement, qu'il y a un Agent qui le fait tendre vers l'union, ou qui par sa force & sa nature l'a divisé en individus.

Tout tend naturellement vers l'unité. C'est une force étrangère qui a décomposé l'unité totale en individus : & cette force est DIEU.

Il seroit de la plus extravagante démence de vouloir pénétrer jusqu'à l'Essence de cet ETRE impénétrable mais de la division du Tout en individus suit nécessairement une coexistence de parties ; & toute coexistence est nécessairement la source de rapports, & par |44| conséquent de loix inaltérables. Il seroit à souhaiter qu'on pût parler avec autant de vraisemblance, d'un côté sur l'inertie dans ce que nous appellons matière, & de

^{###} Voyez la première remarque à la fin de la Lettre.

FRANÇOIS HEMSTERHUIS

l'autre sur cette Liberté interne qui gouverne en quelque façon la faculté attractive de l'Ame.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR

Votre

Très-humble & très-
obéissant Serviteur,

H. L. F.

La Haye,
le I de Nov.
1768.

[45]

REMARQUE.

Chaque individu existe pour exister, & non pour l'existence d'un autre. Ce qui est sensible même à la vue, en confrontant les productions de l'Art avec celles de la Nature. Ce qui est l'ouvrage de l'Art, n'est que le résultat des rapports désirés dans un assemblage de choses avec nos organes, ou avec notre façon d'apercevoir ou de sentir. Ce qui est l'ouvrage de la Nature, est le résultat de son *αὐταρκεία* [autarcie], c'est-à-dire de sa suffisance à exister, & par conséquent un total déterminé & parfait. Dans les ouvrages de l'Art, tous les rapports, excepté ceux qu'on a desi- [46] rés dans l'ouvrage, & qui ont été le but & l'origine de ces ouvrages, sont isolés, foibles, obscurs, imparfaits ou équivoques. Dans les ouvrages de la Nature, tous les rapports, sans exception, sont parfaits & déterminés, comme dérivant de la coexistence complète & déterminée de deux substances absolument finies & parfaites, & ayant en soi la force de pouvoir exister. Pygmalion, en quittant le temple de la Déesse, trouva chez lui de quoi se convaincre de cette vérité.

----- *Oraque tandem*

Ore suo non falsa premit. Dataque oscula Virgo Sensit: & erubuit: timidumque ad lumina lumen

Attollens, pariter cum cælo vidit amantem. Ovid, *Metamorph.*

|47|

REMARQUE GENERALE.

Voici tout le raisonnement en raccourci.

Tout objet visible, sonore, &c. dont l'Ame peut se faire une idée par le moyen des organes, est supposé un total composé de parties.

L'affection que l'Ame a d'un objet quelconque, est l'effet de l'action de l'objet sur l'Ame.

Cette action se décompose, comme toute action, en intensité & en durée.

L'intensité est mesurée par la quantité des parties de l'objet qui peuvent affecter l'Ame.

La durée est mesurée par le temps |48| que l'organe emploie à donner à l'Ame l'idée du total de l'objet, ou de la modification de cet objet, en tant qu'elle est analogue à la construction de l'organe.

Ainsi de deux objets dont les intensités seroient égales, l'action la plus forte sur l'Ame sera produite par l'objet dont l'organe pourra rendre l'idée à l'Ame dans le plus petit espace de temps ; & l'on trouve par l'expérience, que c'est précisément l'objet que l'Ame choisira des deux.

L'Ame choisiroit donc cet objet dont elle pourroit acquérir l'idée dans le plus petit espace de temps.

Par conséquent l'Ame desireroit le plus, parmi les objets visibles, un point |49| point lumineux presque imperceptible par sa quantité visible ; parmi les objets sonores, un son aigu presque imperceptible par sa durée, &c.

Mais l'Ame desire aussi les compositions, les ornemens, la quantité d'idées autant que possible.

Par conséquent l'Ame veut le plus grand nombre d'idées, dans le plus petit espace de temps possible.

Mais supposons que le temps que l'Ame doit employer à acquérir des idées, soit réduit à rien, il s'ensuit que l'Ame est également distante de toutes les parties de l'objet, ou également présente à toutes ces parties.

Supposons encore que la quantité des idées que l'Ame peut acquérir |50| d'un seul objet, devienne absolument infinie, il s'ensuit que dans l'infinité des idées de toutes les modifications, de tous les rapports internes & externes de l'objet, est comprise l'idée de propre existence, ou la conscience.

Or si d'un côté l'Ame est également présente à toutes les parties de l'objet, & que de l'autre l'Ame reçoit l'idée de propre existence ou la

conscience de l'objet ; il s'ensuit, que l'Ame seroit unie intimément à cet objet, ou plutôt seroit un seul tout avec cet objet sans aucune dualité.

Mais, dira-t-on, si un Etre pensant, par-là même qu'il a des idées |51| claires de tous les rapports internes & externes de l'objet, & parmi ces idées celles de propre existence, est parfaitement & intimément lié avec l'objet, il s'ensuit que Dieu, qui a les idées des objets d'une façon aussi parfaitement intuitive qu'on la suppose ici, sera identifié avec les objets : ce qui est absurde.

En premier lieu je pourrais disputer sur le degré de force qu'on a le droit de donner aux argumens qui menent à l'absurde.

En second lieu je pourrais remarquer que l'absurdité de l'identification de Dieu avec l'objet, réside exactement dans l'impossibilité ou dans la contradiction manifeste qui |52| se trouve dans une identification de celui qui fait & qui conserve, avec ce qu'il fait & ce qu'il conserve. Mais supposons, du moins aussi long temps qu'il ne se développe d'autres rapports entre les parties de l'Univers que ceux que nous connoissons, supposons, dis-je, l'actualité de cette union parfaite, ou plutôt de cette indentification, impossible ou absurde ; il est clair pourtant que l'Ame dans ses desirs tend par sa nature vers cette union, ou desire une approximation continuelle. C'est l'hyperbole avec son asymptote : & voilà tout ce que j'ai voulu démontrer dans cette Recherche sur la nature des Desirs.

Dans celle que je me propose sur l'inertie & le principe génératif de l'Univers, il s'agira d'examiner de plus près & cette tendance, & l'approximation qui en résulte, & si la nature de cette approximation est infinie, ou si elle doit avoir un terme à l'union.